



Bulletin de l'association de géographes français

Géographies

90-1 | 2013

Réchauffement climatique : un carbone qui sent le soufre ?

Du déterminisme climatique en histoire

About climate deternism in history

Emmanuel Le Roy Ladurie



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/bagf/1312>

DOI : 10.4000/bagf.1312

ISSN : 2275-5195

Éditeur

Association AGF

Édition imprimée

Date de publication : 15 avril 2013

Pagination : 5-11

ISSN : 0004-5322

Référence électronique

Emmanuel Le Roy Ladurie, « Du déterminisme climatique en histoire », *Bulletin de l'association de géographes français* [En ligne], 90-1 | 2013, mis en ligne le 22 janvier 2018, consulté le 01 mai 2019.
URL : <http://journals.openedition.org/bagf/1312> ; DOI : 10.4000/bagf.1312

Bulletin de l'association de géographes français

Du déterminisme climatique en Histoire

(ABOUT CLIMATE DETERMINISM IN HISTORY)

Emmanuel LE ROY LADURIE*

RESUME – Ce texte interroge le déterminisme en histoire à partir de l’analyse des causes des révolutions en Europe jusqu’au XIX^{ème} siècle. Force est de constater que les crises de subsistance issues de saisons « anormales » (trop froides, trop pluvieuses, etc.) ont souvent été suivies par des émeutes. Les événements météorologiques peuvent donc être assimilés à des « gâchettes », des facteurs déclenchants des crises sociales.

Mots-clés : *Révolutions – Europe – Déterminisme - Climat – Météorologie*

ABSTRACT – This paper questions determinism in history from the analysis of the causes of the revolutions in Europe until the 19th century. It is clear that subsistence crises from “abnormal” seasons (too cold, too rainy, etc.) were often followed by riots. Weather events can be considered as “triggers” of social crises.

Keywords: *Revolutions – Europe – Environmental Determinism – Climate – Weather*

NDLR - Le texte de cette conférence préparée et lue pour la séance de l’AGF du 22 octobre 2011, a été également publié, avec des modifications mineures, sous le titre “Révolutions, le déclic climatique” dans la revue *Sciences Humaines* (Grands Dossiers n°25, décembre 2011/janvier/février 2012)

Révolutions, guerres, émeutes... Le climat fut accusé de bien des maux. Un examen plus poussé montre que plus que le climat, il est question de conditions météorologiques saisonnières. La « météo » est loin d’être seule responsable, même si elle a souvent figuré parmi les agents déclencheurs des crises sociales.

L’histoire du climat est évidemment liée aux préoccupations actuelles que sont l’effet de serre et le réchauffement global. Mais elle concerne d’abord, par définition, le passé. Notamment celui du vaste secteur de ce qu’on appelle les crises de subsistances, ces moments de baisse de la production agricole, participant souvent à la concrétisation de troubles sociaux en latence jusqu’alors. Pour nous limiter à la France, on ne peut éviter de mentionner l’étude des causes des Révolutions et d’autres grands dérangements

* Historien, Professeur émérite au Collège de France, 88 rue d’Alleray, 75015 Paris
Courriel : EM.Ladurie@wanadoo.fr

sociopolitiques. Ces troubles, indépendants à première vue des crises de subsistances, leur sont pourtant souvent liés. La crise de subsistances à l'échelle nationale ou multiprovinciale, sauf cas particulier, est très souvent induite par un épisode d'adversité climatique ou simplement météorologique qui compromet la récolte des productions alimentaires, notamment végétales, spécifiquement céréalières, au cours d'une – voire deux et au pire trois – année de récolte déficitaire.

1 300 000 morts sur 20 millions d'habitants lors de la famine française/hexagonale de 1693 ; c'est à peu près la situation somalienne contemporaine. En Somalie, de nos jours, la sécheresse est mise en cause : on y parle – chiffre à vérifier – de 500 000 décès pour 11 millions d'habitants. Le parallélisme est tragique mais on ne saurait pousser trop loin, la Somalie étant depuis longtemps en guerre civile.

1. Manque de pain, surplus de prières

Dans la France d'Ancien Régime (soit la « Gaule » dès lors qu'on y adjoint la Belgique), les causalités météorologiques saisonnières des crises de subsistances sont variées. Peut intervenir la pluviosité excessive lors de périodes diverses concernant telle ou telle portion de la phase végétative qui va de l'automne des semailles jusqu'à l'été (pluvieux) des moissons, en passant éventuellement par l'hiver et/ou le printemps trop arrosés : ainsi la famine de 1315. Dans des cas un peu plus rares, le grand hiver qui gèle les blés en herbe peut être mis en cause, en 1709 et même 1956 ou 1963. Mais aux XX^{ème} et XXI^{ème} siècles, la chose est sans grand danger ; on peut toujours importer des céréales d'outre-Atlantique ou d'ailleurs. Enfin, l'excès de chaleur (échaudage) en mai-juin et plus généralement la forte sécheresse peuvent en d'autres circonstances ravager les moissons (1420, 1811, 1846...).

Causes multiples, et cependant toujours plus ou moins climatiques : elles ont des conséquences humaines généralement analogues. La crise de subsistances, que ce soit en 1315 ou 1740, se caractérise par un déficit sérieux des récoltes de céréales, une hausse majeure de leurs prix en une époque où le pain absorbe facilement la moitié du budget d'une famille du « menu peuple ». D'où une sous-alimentation qui engendre des effets démographiques : hausse souvent violente de la mortalité, baisse de la natalité, enfin baisse de la nuptialité, les jeunes couples remettant à plus tard la célébration du mariage et la conception d'une progéniture. La crise de subsistances entraîne aussi des émeutes de subsistance, souvent gérées selon le principe de l'économie morale de la foule défini par l'historien Edward P. Thompson : les émeutiers ne pillent pas nécessairement les boulangeries, ils obtiennent simplement par force la baisse des prix du pain, qu'ils jugent trop élevés. Enfin le manque de pain engendre un surplus de spiritualité : prières de toutes sortes aux saints du Paradis, à la Vierge, à Dieu lui-même, processions, etc.

2. Crises de subsistances, chandelles cosmiques

Les crises de subsistances rythment le Petit Âge glaciaire. Elles se rencontrent en France et plus généralement en « Gaule » en 1315, 1420, 1438, 1481, 1529, 1556, 1562, 1565, 1573, 1586, 1595-1596 (années disetteuses « célébrées » par Shakespeare dans *Le Songe d'une nuit d'été*), etc. La liste n'est ni complète ni limitative, elle continuerait à se dérouler de la sorte jusqu'en 1846, ultime crise de subsistances d'assez forte ampleur. Des événements ultérieurs, comme la révolte des vigneron languedociens en 1907 ou l'agitation sociale de 1947, empruntent encore quelques aspects aux crises de subsistances, des événements qui fonctionnent comme de vastes chandelles cosmiques, éclairant de façon souvent dramatique tout le paysage social environnant, tant historique que chronologique.

Les crises de subsistances ont-elles un lien de causalité vis-à-vis des révolutions, ou des épisodes de violentissimes agitations sociales qui les accompagnent ou qui les suivent ou les suppléent ? Prenons le cas de la Révolution française (1789). Il serait ridicule de la présenter comme ayant été engendrée, au sens plein du terme, par une quelconque agressivité d'ordre climatique. Les écoles de pensée, contradictoires mais complémentaires que signalent les noms de grands historiens – Georges Lefebvre, Albert Mathiez, Albert Soboul, et avec une tonalité différente, plus libérale, François Furet, Mona Ozouf, etc. – ont fait à peu près la tournée générale des causalités des phénomènes à l'origine de notre grande Révolution : montée de la bourgeoisie et du Tiers-État en premier lieu, émergence d'une noblesse libérale dont les générosités se retourneront contre elle-même dès les six premières années du phénomène révolutionnaire. Toujours au plan des déterminants essentiels ante 1789 : superendettement de l'État, isolement du monarque, etc.

Néanmoins dans le court terme, les facteurs non point de causalité proprement dite mais de provocation, comme ceux que déclenche un commutateur ou un pistolerio ont certainement joué. A propos des précédents immédiats qui ont mis le feu aux poudres en août 1914 et non des causes profondes de la Première Guerre mondiale (impérialismes concurrents, pangermanisme...), Jean Jaurès évoquait les engagements irrémédiables qu'avaient pris les signataires des traités d'alliances anglo-franco-russes d'une part et germano-autrichiens d'autre part. Une fois le processus mis en route, rien ne pouvait plus l'arrêter. La gâchette (trigger en anglais) joue un rôle considérable dans la mise en train de telle ou telle catastrophe antérieurement prédéterminée. Les polémistes anglo-saxons, volontiers injustes, disaient de tel ou tel président états-unien, Reagan, Nixon ou Bush Jr, qu'il était trigger-happy, heureux d'appuyer sur la gâchette, satisfait de déclencher une explosion belliqueuse préparée de longue date par des traités diplomatiques ou des engagements irréversibles. Mais l'histoire générale, écologique ou climatique est à diverses reprises trigger-happy elle aussi. Elle se complaît à presser une

gâchette qui met en œuvre avec brutalité des phénomènes pré-existants. La « météo » est alors un facteur déclenchant des crises.

3. La gâchette météorologique de 1789

En ce qui concerne la Révolution française (compte tenu des facteurs sociohistoriques de longue durée et nullement écologiques dans leurs principes), les déclics de type météorologique vont s'imposer sans crier gare à partir de l'automne 1787. Jusqu'alors, tout était calme depuis une grosse dizaine d'années en ce qui concernait les problèmes de l'alimentation populaire. Mais les pluies automnales excessives des derniers mois de 1787 firent tort aux semailles. Le climat de l'année 1788 fut « incorrect », trop tiède, voire chaud : un coup d'échaudage fut très nuisible à la récolte des blés sur pieds en mai-juin 1788, et l'été 1788 fut chaud mais surtout lardé d'intempéries, violentes grêles, orages... La moisson fut diminuée en volume d'environ 30 % et les prix du grain montèrent fortement en conséquence.

Cette cherté n'engendra aucune mortalité marquante, grosse différence d'avec les disettes antérieures comme celle de 1740, a fortiori 1709-1710, très « mortelaires » l'une et l'autre. La France, contrairement à l'ultrapessimisme a posteriori d'Hippolyte Taine, avait fait de grands progrès économiques au XVIIIème siècle, y compris depuis 1750. Mais le mécontentement social ne fit qu'agiter d'autant plus les foules urbaines et même rurales ou partie d'entre elles. On ne mourrait plus donc on s'agitait. Les émeutes de subsistances et autres mouvements de rue intervinrent dans presque toutes les villes du royaume et dans le Plat Pays, et cela sans interruption, de manière croissante, depuis l'été 1788 jusqu'à l'été 1789. À Paris, deux grandes émeutes de subsistance dans le quartier Saint-Lazare, et autour des barrières d'octroi, prirent place le 13 juillet 1789. On connaît la suite, la politisation violente et même sanglante du lendemain, 14 juillet, prise de la Bastille.

Le débat public changea de nature. Il était frumentaire et, du reste, bien plus que frumentaire, politisé à fond dès le Bastille-day. Il se radicalisa avec une violence accrue et devint ultrarévolutionnaire, le mot n'est pas trop fort. Pourtant, la question des subsistances reste encore posée, quoique marginalement, lors des 5 et 6 octobre 1789 : une procession de femmes s'en va chercher à Versailles le « boulanger (Louis XVI), sa boulangère et le petit mitron ». Par la suite, les récoltes convenables de 1789 à 1793 permettront à Robespierre, en cette dernière année et au-delà, de développer son intéressante expérience de chirurgie sociale, Terreur guillotineuse, etc.

La question « météo » et celle des subsistances vont pourtant revenir au premier plan à partir de l'été 1794, rendu célèbre par la décapitation de Robespierre et de son groupe (9 Thermidor alias 26 juillet 1794). Mais la saison estivale ressemble fâcheusement à celle de 1788 : été 1794 souvent brûlant, échaudage et intempéries de toute sorte, moissons réduites. C'est

d'autant plus grave qu'on est en pleine guerre. Le blocus maritime exercé par la Royal Navy empêche les importations portuaires des grains venus de l'étranger. Or celles-ci auraient pu parer quelque peu, sans plus, à la disette, ce qui n'est pas le cas. Le printemps 1795 est donc très dur à passer car les granges sont vides. Le prix du pain bondit à des hauteurs astronomiques calculées en or ou argent et surtout en assignat, monnaie-papier puissamment dévaluée. À nouveau les émeutes de subsistance, bien étudiées plus tard par l'historien anglais Richard Cobb, éclatent dans le bassin parisien et ailleurs. À Paris, le faubourg Saint-Antoine revient à sa tradition agitative des années précédentes. Lors des journées de Prairial 1795 (débutant le 1er Prairial, alias 20 mai), les sans-culottes parisiens sont écrasés par la répression armée aux ordres de la bourgeoisie républicaine modérée gouvernementale voire royaliste. C'est 1789 à l'envers. Le jacobinisme radicalisé perd la partie, la Révolution, assagie bon gré mal gré, rentre dans son lit en attendant dès la fin de 1799 de céder la place lors du 18 Brumaire, à Bonaparte puis au consulat.

4. 1830 : liberté de presse et pain quotidien

Autre révolution, celle de 1830. Elle est le fait de la bourgeoisie, notamment parisienne, qui souhaite participer davantage au pouvoir. Cette bourgeoisie désire aussi maintenir contre le roi Charles X la liberté de la presse momentanément menacée. Le mécontentement social des classes pauvres, provoqué entre autres motifs par la récente cherté des subsistances, notamment du pain quotidien, fournit un appui à cette bourgeoisie, en particulier pour les combats de rue et de barricade des Trois Glorieuses. Les mauvaises récoltes frumentaires s'étaient succédées progressivement depuis 1827, elles avaient causé ipso facto cette cherté céréalière : celle-ci commence lors de l'année post-récolte 1827-1828 et se poursuit jusqu'à l'année 1831. La responsabilité des mauvaises moissons revient à l'augmentation très importante des pluies enregistrée depuis 1827-1828 et qui se prolonge jusqu'en 1831. Il y a donc un petit élément de provocation « météo » parmi les innombrables facteurs qui président au Grand Trouble de 1830.

5. 1845-1848 : micro-champignons et sécheresse contre Louis-Philippe

Plus nette encore est la conjoncture fatale sur laquelle est bâti ultérieurement, au moins en partie, au terme d'un tout petit nombre d'années, l'événement révolutionnaire de 1848. Celui-ci contient sa lourde charge de détermination aléatoire, non écologique ; l'aléatoire dominera tout à fait lors des troubles parisiens de février 1848, lesquels culbutent le pouvoir de Louis-Philippe, beaucoup plus fragile qu'on aurait pu le croire.

Le premier acte du drame s'est noué dès 1845-1846, compte tenu du fait que de nombreux éléments combustibles s'étaient mis en place précédemment, notamment à la suite de divers scandales mondains, politiques, aristocratiques,

etc. Quoi qu'il en soit, dès 1845, apparaît, venue d'Amérique, la maladie des pommes de terre. Elle dévaste presque aussitôt la démographie des Irlandais, grands consommateurs de « patates », et se répand très vite sur le continent, France incluse. Elle n'est nullement d'origine météorologique, mais liée simplement à l'activité d'un microchampignon particulièrement vénéneux pour les tubercules, en provenance d'Outre-Atlantique.

La chose se complique en ce qui concerne l'atmosphère avec le coup d'échaudage, sécheresse incluse, de 1846. Le scénario est classique, la récolte céréalière est détruite à 30 % environ de son volume, ce qui fait bondir une fois de plus le prix du pain et initialement celui du blé ; prix fixé à 20 francs environ avant 1846 et qui monte brutalement à 30 francs ou davantage lors des années suivantes, sous le coup précisément de cette grave sécheresse échaudeuse. On n'avait pas connu un tel phénomène d'inflation brutale des cours du grain depuis la grande cherté de 1816-1817. C'était pire qu'en 1830. La chose est d'autant plus gravissime que cette fois c'est pain « et » pomme de terre, et non pas seulement pain tout seul comme au XVIIIème siècle. Les émeutes de subsistance se multiplient à partir de 1846-1847, le pouvoir d'achat populaire se concentre sur l'acquisition du pain et de la subsistance en général, l'un et l'autre renchérissent. Ce même pouvoir d'achat se détourne simultanément de l'acquisition des produits textiles, d'où un chômage marqué dans l'industrie cotonnière. Le mécontentement social et plébéien une fois de plus monte en flèche, ce qui facilitera l'escalade émeutière meurtrière révolutionnaire dans la capitale en février 1848.

Ajoutons que la crise ainsi déclenchée en 1846-1847 s'accompagne dans l'hexagone d'une surmortalité, 200 000 décès supplémentaires environ. Nombreux parmi ces trépassés (surtout des enfants) furent victimes de la canicule de 1846. Nombreux aussi les morts dus aux épidémies : des infections dérivant, partiellement du moins, de la sous-alimentation. La révolution de 1848, après celle de 1830 et de 1789-99, est la dernière de ce trio révolutionnaire. L'été de la sécheresse 1846 a précédé ainsi de deux années le Printemps des Peuples.

Conclusion

Antérieurement aux XVIIIème et XIXème siècles, on pourrait envisager des analyses analogues : à propos de la Fronde notamment, de 1648 à 1650 et au delà ; à propos de la Ligue (mai 1588), considérée à partir d'un triennat 1586-7-8 – ces rarissimes enchaînements de trois années récoltes déficitaires – qu'on peut comparer, à quelques siècles de distance, au triennat 1846-1848 précédemment envisagé. Un autre exemple pourrait être fourni avec l'anabaptisme révolutionnaire (Pays-Bas en général et nord de la France dans ses limites contemporaines), envisagé sur un couple d'années à récoltes déficitaires, soit 1565-1566 après le terrible 1564-65. À chaque fois, les

causalités politiques, religieuses, économiques et sociales sont essentielles, primordiales... Mais la pichenette écologique, météorologique est bel et bien présente à dose plus ou moins homéopathique. Le pistolero météorologique, agent déclencheur, dans l'immédiat, de catastrophes en gestation de longue date, semble bien un phénomène récurrent dans l'histoire des troubles sociaux, éventuellement révolutionnaires.

Référence bibliographique

- LE ROY LADURIE, E. & VASAK, A. (2010) – *Trente trois questions sur l'histoire du climat*, Paris, Fayard, 192 p.